DVD. Dukas : Ariane et Barbe-Bleue (Denève, 2011). Opus Arte

DVD. Dukas : Ariane et Barbe-Bleue (Denève, 2011). Opus Arte



Barcelone, juin 2011 : le Liceu accueille la production créée en 2005 à Zurich, essentiellement fermée, en un espace sans guère de porte de secours, où chaque encadrement menace. D'ailleurs, **Claus Guth** refuse toute échappée, y compris l'allusion à l'aube printanière au II comme à l'irrésistible empire de la lumière dans l'antre d'un tyran geôlier, collectionneur de belles femmes (ici richement parées et habillées, telles qu'elles paraissent tout au long du I). Le regard se veut aussi pathologique, inventant pour les recluses, toute une série de convulsions nerveuses, dignes d'aliénées piégées dans un asile psychiatrique. Mais la conception est moderne et affecte sans guère de poésie (au mépris de l'esthétique surnaturelle et angoissée de Maeterlinck), la stricte froideur d'un pavillon petitbourgeois d'un réalisme glaçant.
Prometteuse sur le papier, la distribution révèle ses limites : emblématique de tous les chanteurs, **Jeanne-Michèle Charbonnet** malgré une évidente présence dramatique (et linguistique, car est elle parfaitement intelligible), paraît souvent à côté du personnage à cause de ses aigus vibrés incontrôlés : un défaut d'éclat pour une héroïne libératrice, habitée par l'esprit de la révolte et de l'émancipation. Une féministe ardente et argumentée même. Et **José Van Dam** qui a l'épaisseur émotionnelle du rôle titre (Barbe-Bleue), diffuse un chant à peine audible, brumeux, sans le mordant et le trouble vocal requis.

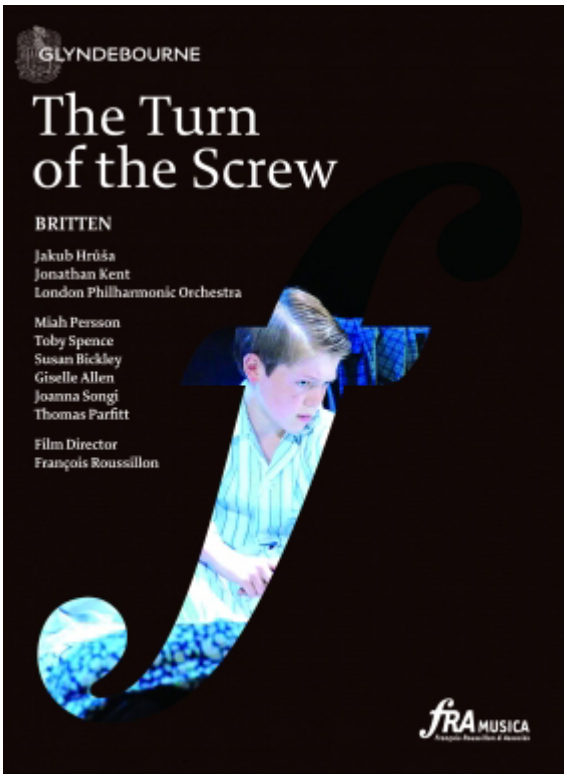
Denève Dukasien : le chant de l'orchestre

Reste la superbe direction du roussélien **Stéphane Denève**, l'enfant du Nord (né à Tourcoing et ex assistant de Ozawa ou Solti) : un travail d'orfèvre qui lui, rend justice au chef d'oeuvre de Dukas. Le compositeur traversé par une inspiration sidérante vient de terminer la partition de L'Apprenti sorcier (1897). Raffinement d'une orchestration française pour une partition orchestrale fleuve, à la fois straussienne et wagnérienne où l'on retrouve toute l'imagination mélodique du Prix de Rome, déjà superbement génial avec sa cantate récemment révélée » Vélleda « : le scintillement d'une instrumentation à la fois onirique et tragique s'y distinguait avec brio. Toutes qualités développées ensuite dans Ariane, longue péripétie d'écritures incertaines et perfectionnistes – inaugurée dès 1905-, qui accouche du sommet lyrique en… 1907 (création à la Salle Favart) : opéra de femmes où se détachent aussi les voix enchaînées consentantes de Sélysette, Ygraine, et aussi Mélisande, Bellangère et Alladine, Ariane étire son étoffe somptueuse dont le cheminement symphonique se met déjà comme Pelléas de Debussy (1902), au diapason des sentiments ténus les moins perceptibles. A Stéphane Denève revient le mérite d'expliciter le dévoilement de la psyché, c'est à dire de suivre le labyrinthe poétique du livret inspiré par l'Ariane de… Maeterlinck (1899), venu à l'opéra grâce à sa relation avec la soprano Georgette Leblanc.

Paul Dukas : Ariane et Barbe-Bleue. Jeanne-Michèle Charbonnet (Ariane), Patricia Bardon (la Nourrice), José Van Dam (Barbe-Bleue), Beatriz Jimenez (Ygraine), Elena Copons (Mélisande), Salomé Haller (Bellangère), Gemma Coma-Amabart (Sélysette), Chœur et Orchestre du Liceu de Barcelone, Stéphane Denève. 1 DVD Opus Arte OA1098. Enregistré au Liceu de Barcelone en juin 2011.

DVD. Britten: The turn of the screw (Jakub Hrůša,2011). Fra Musica

DVD. Britten: The Turn of the Screw (Hrusa, 2011).



Dans le cas du Tour d'écrou, le nombre de productions enregistrées montre qu'abondance ne nuit pas à la qualité. Le catalogue actuel compte déjà de très bonnes versions (dont celle aixoise publiée par Bel Air classiques).

Qu'en est-il de celle-ci en provenance de Glyndebourne, éditée par Fra Musica ? Relève-t-elle tous les défis d'une partition insidieuse, où ce chambrisme brittenien s'il confine à l'épure, dévoile en vérité la face cachée souterraine des esprits machiavéliques tapis dans l'ombre … Au cœur de l'action du Tour d'écrou, il y a cette innocence menacée (thème central dans l'œuvre de Britten et que l'on retrouve dans Peter Grimes, Billy Bud…), sujet de toutes les aspirations et turpitudes d'entités mi réelles mi rêvées qui agressent ici les enfants. Certes le texte de Henry James

offre le sujet mais la musique de Britten souligne la force des tensions implicites, l'étouffement psychologique dont sont victimes les innocents (comme dans Le viol de Lucrèce, autre opéra dans une forme personnelle, chambriste).

Terreur secrète, climats psychologiques…

Le chef tchèque Jakub Hrůša comprend les aspérités de la partition; il en souligne les ombres et les plis porteurs de sens comme d'ambivalence.
Dans la mise en scène de Jonathan Kent, l'intrigue a lieu au XXè siècle, soit à l'époque de Britten, vers 1950 : trop narrative et anecdotique, il y manque le souffle, le jaillissement du fantastique saisissant, ce surnaturel qui captive et effraie tout autant les enfants. La production remonte à 2006; de cette année, rescapée toujours aussi convaincante, la Flora de **Joanna Songi**.
Pur et innocent idéal, le Miles de l'excellent **Thomas Parfitt** s'impose, comme est aussi évidente et naturelle, la limpide gouvernante de **Miah Persson**.
Consciente des agissements du pernicieux et pervers Quint, la très présente et aboutie **Susan Bickley** dévoile une épaisseur nouvelle pour le personnage de Mrs Grose. Jouant sur la seule musicalité de sa voix agile et féline, **Toby Spencer** excelle à offrir un nouveau visage de Quint, plus insidieux, parfaitement double, terriblement ambivalent. Déstabilisant par sa fausse perfection… un modèle d'incarnation vocale.
Pour le centenaire Britten en 2013, le dvd édité par Fra Musica suscite le plus grand intérêt. A raisons. Publication légitime, donc hautement recommandable.

Benjamin Britten : The Turn of the Screw. Opéra en deux actes et un prologue, livret de Myfanwy Piper, d'après Henry James. Créé au Teatro La Fenice, Venise, le 14 septembre 1954.

avec
The Governess : Miah Persson
Prologue / Peter Quint : Toby Spence

Mrs Grose : Susan Bickley
Miss Jessel : Giselle Allen
Flora : Joanna Songi
Miles : Thomas Parfitt
London Philharmonic Orchestra
Jakub Hrůša, direction
Mise en scène : Jonathan Kent
Enregistré au Festival de Glyndebourne en août 2011

1 dvd FRA Musica 0709399 9. 1h51 minutes + bonus (22 minutes)

Bruxelles, Bozar. Watteau : la leçon de musique, jusqu’au 12 mai 2013

EXPO. Watteau : la leçon de musique. Bruxelles Bozar, jusqu’au 12 mai 2013

Watteau : la leçon de musique

Exposition. Bruxelles Bozar, jusqu’au 12 mai 2013



Les univers décalés, rêveurs, si subtilement mélancoliques de Watteau se révèlent dans une rétrospective savemment orchestrée où l'amateur du premier XVIIIè, quand s'éteint le règne crépusculaire de Louis XIV pour l'aurore de la Régence où naît le miracle de François Couperin, retrouvera avec délices tous les caractères d'un âge d'or pictural. **Né à Valenciennes, décédé à seulement 37 ans, Antoine Watteau (1864-1721)** est une comète dans l'histoire des arts, le chaînon manquant entre les grands Vénitiens (Titien, Giorgione…) du XVIè et l'art rococo des Bouchers et Fragonard. Ses paysages musiciens où les comédiens italiens se perdent en plein air près d'un lac brumeux, sous l'oeil moiré d'une lune de nacre enchantent par leur poésie galante, pudique, déjà lointaine. Même s'il peint des portraits de face, ses silhouettes semblent déjà s'effacer, dans la perte et le renoncement au monde. Il n'a pas brosser le portrait de Couperin mais réalisé celui de Rebel (dont une gravure à Versailles datée de 1735 conserve la trace du tableau perdu).

Songes musiciens



Jamais la touche ne se fit plus vaporeuse et si délicatement allusive. Ses automnes enivrants, ses amoureux enlacés, et surtout ses musiciens songeurs perdent la nervosité trépidante que les dessins, sublimes sanguines le plus souvent, expriment (joueurs de flûte, de violon, de hautbois, de basson, de théorbe…). Ses guitaristes plus Pierrot rêveur qu'Arlequin

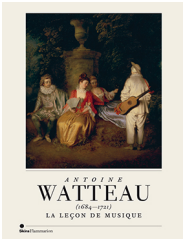
entreprenant, accompagnent d'une ardeur sensuelle, intense et désirante les chanteuses ou les actrices qui se pressent à leurs côtés…



Il n'est jamais allé en Italie mais a la nostalgie de ses enchantements (d'où sa passion des Vénitiens cultivée grâce à la collection de Pierre Crozat?). Comme le dernier Rubens, Watteau plus coloriste que linéaire, exprime en plasticien inspiré, le mouvement des couples enlacés et dansants sous de vaste architecture aux colonnes toscanes qui citent aussi le palais du Luxembourg à Paris, lieux désignés de ses fantaisies galantes. Ses concerts champêtres, conversations intimes ou duetti amoureux poursuivent le rêve des concerts de Giorgione et du Titien. Watteau incarne idéalement l'âge d'or artistique de la Régence, passionné par les Italiens et les Fêtes Galantes; c'est un monde ambivalent qui mêle féerie, illusion et portraits des proches du peintre. Ici après les ors et la gloire versaillaise à l'époque de Louis XIV, Watteau célèbre le temps du repli, de l'intimité et du domaine privé: la confession et la conversation secrètes après le faste des cérémonies officielles. C'est tout ce qu'ont aimé chez lui, ses protecteurs et soutiens, marchands ou princes et collectionneurs tels Sirois et Gersaint, Julienne ou Crozat… Les sujets peint par Watteau ont gardé leur empreinte mystérieuse comme l'homme était impénétrable, » saturnien » et de toute évidence grand amateur de musique.
Tous les miracles de Watteau sont ici magnifiquement reproduits, commentés, annotés.
Le faiseur de songes gagne une clarté captivante dans une série d'articles complémentaires dont en préambule, l'important entretien croisé où dialoguent Pierre Rosenberg et

surtout l’excellent William Christie, témoin du miracle musical chez Watteau.

A défaut de visiter l’exposition de Bruxelles, voici une publication incontournable pour qui veut percer les mystères d’un peintre musicien, envoûté par la musique: Watteau. Qualité des reproductions (gravures, dessins, sanguines, peintures…), soin de la mise en page, pertinence des articles… le catalogue d’exposition publié par Skira Flammarion est un modèle du genre. Superbe édition.



Exposition » Watteau: la leçon de musique « . Exposition Watteau au Bozar de Bruxelles, jusqu’au 12 mai 2013. Catalogue de l’exposition Antoine Watteau (1684-1721). 280 pages. Editions Skira Flammarion. Parution: février 2013. 45 euros.

Illustrations: Quatre Italiens dans un parc ou la partie carrée, portrait de JF Rebel (DR)

Haendel: Guilio Cesare en direct du Met. Le 27 avril 2013,18h

Cinéma. Haendel: Giulio Cesare en direct du Met. Le 27 avril 2013, 18h



Mis en scène par David Mc Vicar, nouveau prodige de la mise en scène d'opéra en particulier très inspiré par le théâtre Baroque, Le Metropolitan Opera de New York diffuse en direct au cinéma et dans toutes les salles du monde, le chef d'oeuvre antique de Haendel : Giulio Cesare où rayonne la beauté piquante de Cléopâtre en prise avec l'arrogance politique de son frère Ptolomée… Avec Natalie Dessay en Cléopâtre (qui a chanté le rôle à l'Opéra Bastille auparavant, non sans difficultés), David Daniels (Jules César), Christophe Dumaux (Tolomeo somptueux, mordant et engagé, également présent dans la production précédente présentée à l'Opéra Bastille à Paris), Patricia Bardon (Cornelia, la veuve de Pompée), Alice Coote (Sesto)… Harry Bicket, direction.

De Vienne à Broadway avec Ida Falk Winland

Télé, Arte.De Vienne à Broadway, le 28 avril, 19h



Programme festif pour ce concert éclectique qui de Vienne à Broadway, mêle Gershwin et Johann Strauss avec la complicité de la soprano suédoise Ida Falk Winland. Au programme: Gershwin, Strauss donc mais aussi Franz Lehar, Bernstein (Candide, West side Story)… Orchestre national de France, Maîtrise de Radio France. Enregistré à Paris au Cirque d'Hiver.

Illustration: les beaux yeux d'Ida Falk Winland (DR)

Gala du tricentenaire de l'Ecole française de danse

Télé. Arte. Gala 300 ans de l'Ecole française de danse, 28 avril 2013,20h45

Ballet. Soirée chorégraphique.



Le 11 janvier 1713, Louis XIV à la fin de son règne, décrète l'existence de l'institution qui est aujourd'hui, l'Ecole française de danse. La tradition chorégraphique officielle en France remonte aux Valois et avant eux aux monarques hexagonaux qui avaient bien compris l'usage structurant des ballets de cour dans la vie politique. En 2013, pour le tricentenaire de l'Ecole, Arte diffuse une série (Graines d'étoiles) dévoilant le quotidien des jeunes danseurs de 8 à 18 ans, confrontés à la discipline et à l'émulation chorégraphique. C'est aussi comme ce soir, la diffusion de la soirée de gala à l'Opéra Garnier à Paris, où les Etoiles et le corps du Ballet de l'Opéra national de Paris fait démonstration de son excellence technique et stylistique entretenue ainsi depuis 300 ans.

Rameau in Caracas, Soloists of Simón Bolívar Symphony Orchestra of Venezuela

Programme festif et exaltant en prélude à l'année Rameau (2014), qui marque le 250ème anniversaire de la mort du

compositeur.

Rameau in Caracas
Soloists of the Simón Bolívar Symphony Orchestra of Venezuela
conducted by Bruno Procopio

Jouer Rameau à Caracas – Les Soloists of Simón Bolívar Symphony Orchestra of Venezuela, invitent Bruno Procopio à diriger un programme totalement dédié à Jean-Philippe Rameau. C'est pour les musiciens vénézuéliens, une découverte exceptionnelle : celle du baroque français, première incursion dans la musique française du XVIIIème siècle.

Bruno Procopio commente :
J'ai surtout voulu susciter la curiosité des musiciens de l'Orchestre pour une musique vers laquelle ils ne se seraient pas tournés spontanément ; je souhaitais aussi me confronter à un orchestre qui n'avait pas eu l'opportunité d'aborder la musique baroque française, afin de construire une identité musicale à partir de zéro. J'ai pu ainsi concrétiser toute la vision que j'ai de cette musique et j'ai trouvé un terrain d'accueil dépourvu d'a priori.

Pendant la pause de l'une de nos répétitions, un musicien m'a soufflé à l'oreille : « Maestro, c'est la musique la plus belle que j'ai jouée. » Voilà la récompense d'une telle entreprise.

Les Petits Rats de l'Opéra

(série télé sur Arte, 21 et 28 avril 2013)

Télé, Arte. Les rats de l'Opéra de Paris. Les 21 et 28 avril 2013, 16h20

Comment les petits rats entrent dans la danse ?

6 épisodes sur la formation des jeunes danseurs à l'Opéra de Paris…

En 6 épisodes de 26 mn chacun, Arte souligne les 300 ans de la naissance de l'Ecole française de danse à travers une série documentaire sur l'apprentissage des jeunes danseurs de 8 à 18 ans…



De Septembre 2011 à juillet 2012, les jeunes apprentis danseurs de l'Opéra national de Paris apprennent les rudiments du métier à travers une discipline exemplaire voire spartiates que beaucoup ont un temps décriée et dénoncée… Immersion dans le quotidien de l'effort esthétique, de l'athlétisme chorégraphique au service du vocabulaire classique et des grandes oeuvres du répertoire… Les 21 et 28 avril à 16:20. Inédit. Feuilletons documentaires à l'occasion du tricentenaire de l'Ecole française de danse en 2013. (Arte, 6x26mn).

Les petits rats de l’Opéra

Une année au cœur de l’Ecole de Danse de l’Opéra de Paris, de septembre 2011 à juillet 2012. La réalisatrice Françoise Marie filme les premiers pas des jeunes rats de l’Opéra : apprentissage, discipline, confrontation à la magie et à la dureté de la scène mais aussi pour l’œil de la réalisatrice, passage de l’enfance à l’adolescence et au monde adulte… L’Ecole de Danse de l’Opéra national de Paris, fondée il y a 300 ans, est aujourd’hui un lieu mythique, de réputation internationale. Elle s’est trouvée pendant 150 ans au cœur même du prestigieux Palais Garnier à Paris. Aujourd’hui, l’école se trouve à Nanterre, en banlieue parisienne, dans un lumineux bâtiment signé Portzamparc. Elle compte 130 élèves âgés de 8 à 18 ans, portés par un même désir : danser un jour dans le corps de ballet de l’Opéra de Paris. Témoin privilégié, la caméra de Françoise Marie les a accompagnés le temps d’une année scolaire.

Arte, les 21, 28 avril 2013, 16h20

Diffusion des épisodes
Dimanche 21 avril 2013, 16h20
3 épisodes: 1, 2, 3.

1) La rentrée

Septembre 2011. Une nouvelle année débute à l’Ecole de Danse de l’Opéra qui compte 130 enfants âgés de 8 à 18 ans. Il y a ceux dont c’est le premier jour. Il y a ceux qui retrouvent avec satisfaction un univers familier. Il y a ceux qui viennent de loin : Italie, Finlande, Chine… le film explore les sentiments, attentes, craintes des élèves danseurs en ne privilégiant aucun en particulier.

Chaque matin, à 8 heures, dans le bâtiment dédié à la scolarité, les élèves de l’Ecole grimpent les marches qui vont les mener de l’école primaire à la terminale. L’après-midi est, lui, dédié à la danse. Dès la rentrée, à peine achevé le discours de bienvenue prononcé par la Directrice et danseuse étoile, Elisabeth Platel, l’école entre en effervescence, avec la préparation du défilé : chaque année depuis 1949, le corps de ballet et l’école de danse défilent ensemble sur la grande

scène de l’Opéra Garnier, sur l’air d’une marche militaire composée par Hector Berlioz. En faisant leurs premiers pas sur scène, les petits rats goûtent au paradis de la scène…

2) Au travail !

En participant au défilé du corps de ballet de l’Opéra national de Paris, les élèves ont éprouvé le sentiment d’appartenir à cette grande maison. Pourtant, rien ne peut les assurer qu’ils seront là l’année prochaine et qu’ils côtoieront encore les étoiles qui les font rêver…

La danse est l’école de la discipline, de l’endurance, de la rivalité aussi, saine et inévitable compétition qui fait surgir les meilleurs d’entre eux, plus armés physiquement mais aussi plus mûrs sur le plan psychologique.

Pour rester se maintenir parmi les rangs de l’école, ils devront digérer les critiques, adhérer à l’exigence, aux horaires, supporter l’effort quotidien, l’éloignement de leur famille, se responsabiliser… devenir adultes. Au fil des cours, ils vont apprendre de leurs professeurs, héritiers d’une longue tradition, une technique et un style. En effet, depuis 300 ans, les maîtres transmettent à leurs élèves les échauffements, les exercices, les conseils qu’ils ont eux-mêmes reçus de leurs maîtres… d’étoiles à graines d’étoiles. Des exigences de discipline, de ports de tête en ports de bras, de bas de jambes, qui rendent reconnaissable dans le monde entier le style « Opéra de Paris » jusqu’à la maîtrise d’une silhouette, acrobatique et souple à la fois, prête à rebondir et s’élancer sans entraves.

3) Les progrès

Pirouettes, tours attitudes, brisés volés, cabrioles… C’est l’automne et quelque chose se prépare à l’École de Danse de l’Opéra de Paris, qui va mobiliser tous les élèves danseurs. En décembre, chaque division va présenter sur la scène du Palais Garnier, un peu de son travail quotidien, pour un rendez-vous attendu du public : les démonstrations de l’École de Danse. L’enjeu est important. Dans le public, amateurs et professionnels scrutent en détail les exercices et les progrès

des élèves. Parmi tous les enseignements dispensés, cet épisode ce consacre aux plus inédits: chez les grands, les premiers cours d'adage, dans lesquels ils apprennent les pas de deux; chez les petits, les cours d'expression musicale où ils ressentent l'importance du premier pas sur scène et s'essaient aux exercices qui vont développer leur créativité.

Diffusion du 28 avril 2013, 16h20
3 derniers épisodes : 4, 5 et 6

4) Un monde à part



Les vacances de Noël sont terminées. Les applaudissements qui ont salué les démonstrations des élèves au Palais Garnier appartiennent déjà aux beaux souvenirs.
Nourris d'enseignements riches et variés allant de la danse folklorique à la danse de caractère, de la danse contemporaine à l'étude des styles chorégraphiques à travers les siècles, c'est dans un cocon formateur et protecteur que garçons et filles vivent leurs années d'adolescence. Pourtant le chemin des étoiles est étroit: n'être ni trop gros, ni trop maigre,

ni trop petit, ni trop grand, exceller en danse, mais aussi préparer son baccalauréat, cela laisse bien peu de place aux rêves et turbulences de l'adolescence… Les élèves se sentent dans une bulle, à la fois protégés, mais aussi parfois contraints, enfermés, expérimentés, à l'écart de la réalité. Une fois par an, les portes de la bulle s'ouvrent aux enfants des autres écoles, pour les « Démonstrations Jeune Public »; se joue alors un jeu de regards entre deux mondes et deux jeunesses.**5) En scène**

Des costumes, des personnages, voici venu le printemps et le temps des ballets. Le temps pour les élèves de briller comme de vrais professionnels.

Les petits vont participer aux côtés des étoiles à l'un des spectacles de la saison, « La Bayadère », donné sur la grande scène de l'Opéra Bastille. Les grands se partageront les rôles dans les trois chorégraphies présentées au très attendu « spectacle de l'Ecole de Danse » qui aura lieu comme chaque année à l'Opéra Garnier : - « Le Bal des Cadets », une chorégraphie pétillante qui met en valeur les qualités techniques et leurs talents d'acteurs de chacun. - « Symphonie en trois mouvements », chorégraphié par Nils Christe, invité par l'Ecole à monter ce ballet aujourd'hui dansé dans le monde entier. - « Variations », pièce de Johannes Brahms dont Violette Verdy, ancienne Directrice de la Danse à l'Opéra de Paris et danseuse étoile de Balanchine a conçu la chorégraphie.

Cette fois, il s'agira d'aller plus loin, d'endosser des rôles, devenir des personnages, en costumes, dans des chorégraphies renommées : enfin être des artistes. Interpréter, jouer…

6) Le temps des épreuves

À l'École de Danse de l'Opéra de Paris, le mois de mai annonce le temps des épreuves. Tous les élèves doivent passer un examen pour accéder à la classe supérieure. La véritable inquiétude n'est pas le redoublement, mais le renvoi… Mais pour les élèves de dernière année, se joue l'étape décisive du concours d'entrée dans le corps de ballet. Les candidats qui ont moins de 18 ans pourront éventuellement rester une année de plus pour retenter le concours l'année d'après. L'enjeu est décisif pour ceux qui vont avoir 18 ans. Cette année, l'Opéra

de Paris ne recrute que 4 danseurs!
En plus des préparations au concours et au baccalauréat, les grands doivent aussi, comme chaque année, encadrer les jeunes pour organiser la fête de l'école!
C'est de l'extérieur, sur les feuilles de résultats affichées sur la porte de l'école ou sur une vitre de l'entrée des artistes de l'Opéra Garnier, que les jeunes danseurs apprennent s'ils seront admis pour l'année prochaine, ou recalés voire écartés… Les plus grands découvrent le tournant que va prendre leur vie.

CD. Teodora Gheorghiu chante l'Art Nouveau (1 cd Aparté)

CD.Teodora Gheroghiu: Art Nouveau. 1 cd Aparté



Passionnée par la subtilité caressante des lieder de Strauss, la soprano roumaine **Teodora Gheorghiu** est-elle pour autant une straussienne accomplie ? Le soprano ténu, d'une fragilité arachnéenne de soprano colorature cisèle chaque épisode du premier recueil Mädchenblumen opus 22, où pourtant la voix dans l'articulation du texte floral, incarne l'extrême sophistication musicale avec une grâce indiscutable, mais qui parfois paraît un rien… tendue. L'étrangeté flottante des 3 suivants, Ophéliens, lui sied peut-être mieux même si l'enchantement purement straussien (*Wasserrose)*, qui clôt le dernier du cycle précédent opus 22, était proche du sublime (c'est son lied préféré). Mais la langueur étale, elle aussi d'une pâle et morne complainte de *Sie trugen ihn auf der Bahre bloß*, s'apparente sans effort ni appui à la petite sœur de… Zerbinette ? L'éclat sans maniérisme d'aucune sorte, le soin du verbe, l'agilité sur le souffle, l'abattage d'une fine

élégance confirment aussi **l'art de la diseuse**.
Il y a comme une douce et tendre blessure dans le timbre, proche parfois par son grain serré d'une Anne-Catherine Gillet, elle aussi diseuse hors pair et récente Juliette chez Gounod, inoubliable. Parfaite ainsi pour les âmes angélique et pure de l'opéra romantique par exemple (candeur enfantine du 12: *Blaues Sternlein*), Teodora Gheorghiu sait aussi nuancer et colorer avec gravité et profondeur une voix qui n'aurait été rien que… sans saveur. C'est pourquoi la ciselure des connotations si explicites et d'une remarquable finesse dans les 6 Zemlinsky nous paraissent majeures (*Fensterlein, nacht bist du zu,* puis *Ich geh'des Nachts*, francs et flexible car plus dans le medium).

Teodora Gheorghiu chante l'Art Nouveau

Classe roumaine d'une nouvelle diseuse

Même pureté à la fois embrasée et tragique pour les *Cinq mélodies populaires grecques* de Maurice Ravel: très belle entrée avec *Le Réveil de la Mariée*, intimité tragique de « *Là-bas, vers l'église »...* Dans les mélodies harmonisées par le compositeur français, la diva capte toute l'activité intérieure souvent douloureuse des textes sans affectation, retrouvant l'épure, la simplicité du trait d'un Ravel très inspiré par le souffle des mélodies rurales et populaire. Certes on objectera que la voix est petite, parfois serrée et le français pas toujours idéalement articulée ni brillant dans les aigus notamment (écueil ordinaire des sopranos légers), mais l'énergie et l'intensité ciselée font la réussite de ce récital Art Nouveau aussi riche que techniquement et stylistiquement redoutable. Le timbre est idéal pour le climat de langueur nacrée et blanche de la » *Ballade de la reine morte d'aimer* « … Suggestive, d'une musicalité rentrée et

introspective, Teodora sculpte de la même manière, avec une distinction sincère, sophistication naturelle (divin oxymore et signe d'un accomplissement) les derniers lieder de Respighi, à l'archaïsme lui aussi riche en connotations et images. antiquisantes entre autres… et d'une profondeur picturale (enchantement funambule d'*Acqua*). Très beau récital.

Teodora Gheorghiu, soprano. Art Nouveau: mélodies et lieder de Ricahrd Strauss, Zemlinsky, Ravel, Respighi. Jonathan Aner, piano. 1 cd Aparté AP054. Enregistré en Suisse, décembre 2012.

CD. Pierre Bouyer joue un Schumann historique (3 cd Diligence)

CD. Schumann: Kreisleriana, Phantasie (Pierre Bouyer, 2011) 3 cd Diligence

Tel un artisan pianofortiste, Pierre Bouyer aborde le répertoire schumannien avec un grande exemplarité, en dévoilant l'esthétique de trois mécaniques aux champs esthétiques si opposés : l'honnêteté de la démarche sert évidemment le compositeur romantique car à chaque mécanique répond sous les doigts de l'interprète, une nouvelle cohérence musicale …

Schumann historique



Schumann : Kreisleriana opus 16, Phantasie opus 17 (Pierre Bouyer, Erard, Streicher, Fazzioli. 2012). Sur 3 claviers différents et minutieusement choisis (en outre chacun parfaitement présenté et documenté dans l'abondante notice du coffret), passant de l'un à l'autre avec une honnêteté historique idéalement argumentée, **le pianofortiste Pierre Bouyer** travaille à révéler ce qui fonde ce romantisme filigrané d'un Schumann profondément schizophrénique: Eusebius et Florestan à la fois, d'une versatilité qui finit par dissoudre l'unité de l'esprit (mais pas la profondeur ni l'hypersensibilité de l'âme, bien au contraire…). Diffraction du matériau musical (entraînant la pensée même du musicien… ou richesse insondable d'un génie polymorphe ? Voilà une question passionnante que le geste en 3 claviers successifs pose d'emblée, outre la recherche tout aussi critique sur le style, la facture et la recréation interprétative abordés dans ce coffret passionnant à maints égards.

approche comparative

La démarche est d'autant plus troublante en définitive que l'instrument le plus récent (grand piano de concert Fazioli et sa mécanique imposante) dont nous sommes les plus familiers, est a contrario le moins légitime : Schumann ayant certainement davantage connu et éprouvé la palette sonore et les possibilités expressives comme techniques des deux claviers historiques plus anciens : deux pianoforte, Erard 1837 (collection du musicien) et Steicher 1856: occasion de comparer aussi à travers la digilité de l'interprète, les performances spécifiques entre les mécaniques française (moderniste et visionaire) et viennoise (raffinée mais passéiste).

On sait l'exultation que ressentait Schumann vis à vis de son

propre corps, trop étroit dont il souhaitait changer ainsi qu'il l'a écrit ; le parallèle avec la versatilité du musicien dans le choix alternatif des instruments souligne évidemment la faculté du compositeur romantique à varier les formes, passer d'un état à l'autre, tendresse, ivresse, oubli et nostalgie certes mais aussi d'une mesure à l'autre, violence, rudesse, âpreté : autant de vertigineux contrastes que les instruments d'époque cisèlent avec un naturel captivant. Selon un phénomène mieux connu à présent grâce à l'approche de plus en plus fréquente, de mieux en mieux argumenté, sur instruments historiques, ce que l'interprète perd en définition, caractère, finesse, intensité, mordant, il le gagne en puissance, rondeur, éloquence chatoyante (Fazioli). L'apport est immédiatement plus séduisant mais le geste perd certainement en acuité expressive, précision dynamique, intimité ou pudeur flexible. Une rondeur séduisante assez uniforme ne finit-elle pas ici par lasser ?
Le plus honnêtement possible, Pierre Bouyer à travers les histoires différentes des trois claviers retrouve et fait émerger la puissance formidable des Kreisleriana, leur versatilité permanente, leur flux sanguin, cet écoulement instable et souvent imprévisible, en cela très bien servi par l'appareillage sensible et si présent des claviers historiques dont l'esthétique va à l'encontre de la *neutralité* des pianos modernes. Ce qui frappe immédiatement dans cette lecture historique et d'époque, c'est la présence matérielle des équilibres sonores dont la fluidité approchée par le pianiste sait faire murmurer le chant intérieur schumannien dans les plages les plus introspectives et rêveuses du compositeur Eusebius (Kreisleriana 3 et 4). Ici jouer les Kreisleriana dans leur version originelle de 1838 **sur le Streicher viennois de 1856** éclaire le flux facétieux plus que dramatique, la couleur de la mobilité souveraine grâce au toucher subtile et sa réponse immédiate. L'écriture gagne en volubilité enfantine (Kresileriana 8).

D'une ampleur orchestrale, la sonorité de l'Erard s'accommode

parfaitement de la version révisée des Kreisleriana de 1850: le Streicher pointait le relief et l'âpreté de chaque touche, l'Erard atteint une sonorité naturellement plus puissante liée à sa mécanique moins agile et légère ; d'emblée, c'est le corps de la mécanique qui se dévoile (son » *grandiose ferraillement* « comme l'explique très bien le claviériste dans son livret, porteur de nouvelles possibilités) avec une éloquence et un souffle généreux très impressionnant qui ferait passer Kreisleriana 1 tel un vaste portique, une déclaration de conquête plutôt qu'un doux chant de confession. Mais les graves sont magnifiques et les mediums très élargis, sombres et profonds (est-ce dû au ravalement par Pleyel? il il aurait été intéressant de préciser l'apport acoustique et musical de la restauration…). On comprend que les pianistes romantiques parmi les plus grands : Liszt, Clara et donc Robert Schumann (avant de s'y casser les doigts) l'ait immédiatement adopté. Que même Liszt en est conçu sa propre esthétique mystique ascensionnelle, du lugubre vers les cimes lumineuses. Du coup les sections plus intimes (plus chopiniennes que lisztéennes ?) manquent de subtilité flexible justement. Le caractère physique de la machine Erard s'accordant mieux à l'abattage rythmique des épisodes portés par l'emportement du compositeur Florestan. Mais ce supplément de brume et de pâte sonore font aussi les délices de Kreisleriana 2 dont les étagements produits par l'interprète conduisent au rêve tout autant.

La fluidité et l'égalité des registres proposée par **le Fazioli** fait immédiatement entendre les modulations harmoniques, la succession des constructions polyphoniques en un flux d'une prenante acuité. On y recherche en vain tout ce caractère et cette présence mécanique des claviers anciens : irrégularités, frottements, sécheresse aiguë di timbre, succession tuyautée, bruit des touches… Tout ce en quoi la mécanique » parle « … Ce Fazioli est une véritable Rolls : profondeur des graves, cœur palpitant des medium et aigus ronds et perlés… L'amateur des instruments historiques certes impressionné par cette

mécanique rutilante au grand luxe sonore, recherche plutôt néanmoins les aspérités et tout ce fourmillement d'accents et nuances inattendus du Streicher et de l'Erard. L'écoute successive des trois pianos s'avère passionnante : elle souligne sans l'épuiser la thématique centrale chez Schumann de la disparité aérienne (ou liquide c'est selon la sensibilité de chacun) et de la liberté poétique (magistralement évoquée ici dans le choix pertinent du triptyque de la Phantasie opus 17 dédiée à Franz Liszt (1836-1838). Tel un artisan pianofortiste, Pierre Bouyer aborde le répertoire schumannien avec un grande exemplarité, en dévoilant l'esthétique de trois mécaniques aux champs esthétiques si opposés : l'honnêteté de la démarche sert évidemment le compositeur romantique car à chaque mécanique répond sous les doigts de l'interprète, une nouvelle cohérence musicale (avec toutes les questions esthétiques et interprétatives qui en découle par comparaison).

Pour les praticiens et les passionnés de jeux pianistiques, l'interprète ajoute dans le coffret de 3 cd une notice abondante, moins sur l'écriture schumanienne et l'esthétique des oeuvres choisies que sur la culture du mélomane discophile, offrant un panorama de l'histoire de l'interprétation au XXè : l'autorité de Horowitz, le lyrisme d'Arrau, la puissance émotionnelle de Kissin, la liquidité recréative d'Argerich, la culture d'Andras Schiff, l'actualisation de Mikhail Pletnev… à chacun de jalonner l'histoire de son propre goût grâce aux perspectives à la fois critiques et esthétiques que propose Pierre Bouyer. Artistiquement accomplie et d'une vertu pédagogique rafraîchissante, la démarche du pianosfortiste saura séduire perfectionnistes comme curieux en phase de découverte ou d'approfondissement.

Schumann: Kreisleriana opus 16 (éditions 1837 et 1856), Phantasie opus 17. **Pierre Bouyer** (Erard 1837, Streicher 1856, Fazioli 1995). 3 cd **Diligence** DIL 091011